

## La rose des temps s'ouvre, matérielle

Yolande Villemaire

Volume 37, Number 1, 2001

La construction de l'éternité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008843ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008843ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Villemaire, Y. (2001). La rose des temps s'ouvre, matérielle. *Études françaises*, 37(1), 85–87. <https://doi.org/10.7202/008843ar>

# La rose des temps s'ouvre, matérielle

YOLANDE VILLEMAIRE

La forme s'est cristallisée dans un des mes corps subtils quelques heures après notre rencontre. Je ne pouvais pas dormir : j'étais sidérée. L'étoile aux arêtes coupantes tournait lentement sur elle-même et il se créait dans le *ya* de l'éther invisible une bulle rose d'une infinie douceur, un abri dans l'avenir situé à trois pieds au-dessus de ma tête sur l'oreiller, à deux heures au cadran de ma raison illuminée.

Pendant douze heures, j'ai été la proie du totem du lynx. Le secret était si léger, si beau que je n'osais parler de peur de le dissiper. Quand je suis redescendue sur terre, j'ai trouvé peu à peu mon chemin jusqu'à toi. On m'a transmis le totem de l'ours et j'ai hiberné trois hivers dans la matrice matérielle. L'été, j'ai marché. Tous les printemps j'ai pleuré : j'étais un larmoir de sang. À l'équinoxe d'automne, chaque fois, j'ai célébré ce miracle inouï de te retrouver à des milliers d'années-lumières.

Comme Hanuman le fils du Vent qui se rappelle qu'il peut voler seulement au moment où il en éprouve l'absolue nécessité, j'ai commencé à *lander* dans mon prénom quand tu l'as prononcé. Je me suis mise à faire le grand ménage de ma vie et à jeter loin de moi tout ce dont je ne voulais plus, comme dans la version sanscrite de mon identité. J'ai fait un grand brasier brûlant pour rassembler toutes mes mémoires de fille du feu et j'ai fini par émerger, Vénus mouillée, debout au milieu du signe de rassemblement des pèlerinages, comme dans *la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques*.

La gestion du réseau de mes connexions synaptiques exige un tel déploiement de matière, d'énergie, d'espace et de temps qu'on dirait qu'un ouragan a soufflé dans ma maison. Il me faut ranger. Je vais

commencer par l'armoire, celle que j'ai héritée de ma grand-mère, la grande armoire de bois blond qui sent encore un peu le camphre, la lavande, sa bonne odeur de jeune femme rousse toujours plus belle.

Je massais la peau laiteuse et lisse de mon aïeule en route pour l'éternité, lui récitant du Khalil Gibran pour l'aider à glisser à travers le mur de la lumière et j'entendais encore le tic-tac de l'horloge dans sa chambre où je dormais, enfant, lovée dans sa chaleur.

Avant de se mettre au lit, grand-maman défaisait son chignon et une cascade de soyeux cheveux blancs tombait sur sa jaquette de coton blanc. Je brossais ses longs cheveux de petite fille et elle était la plus belle de mes poupées. C'était ma poupée blanche devenue vivante parce qu'elle était la seule à savoir que je savais. Elle m'avait dit que j'oublierais, mais je n'avais toujours pas oublié. Elle savait, elle, que je n'oublierais jamais. Je pouvais du moins ranger mon secret dans l'armoire, comme un linge bien repassé et bien plié. C'était le suaire dans lequel on m'envelopperait quand viendrait mon heure de quitter cette terre. Je pourrais, tous les jours de ma vie, ouvrir l'armoire et contempler ce que j'y avais soigneusement rangé pour le dernier rituel.

Parfois, il m'arrive de prendre dans mes mains le sphinx de poussière d'étoile virtuelle qui se lamente dans le noir de l'armoire et de peigner son pelage plein de nœuds. Il lui arrive de me mordre et je le déteste dans ces moments-là. Je le déteste encore plus que le diable qui ne me fait pas vraiment peur dans sa belle cape rouge, tapi dans l'ombre de ma chambre, sarcastique, mais silencieux.

Parfois, quand la sœur parle du péché mortel à l'école, je vois mon âme suspendue dans l'air à côté de mon lit. J'ai l'âme comme un de ces anges qui n'ont que des épaules et des ailes dans mes cahiers de français, de religion et de géographie. La moitié de mon âme est noire comme le péché originel et se perd dans la nuit des temps qui s'engouffre dans la chambre où je dors toutes les nuits avec ma sœur après le chapelet. L'autre moitié est blanche comme la bonne petite fille que je suis. Le lendemain j'ai sept ans et je vais toute seule à la messe de sept heures à l'église de la Visitation sur le boulevard Gouin, dans la douce chaleur verte d'une belle journée de vacances et d'été.

L'éternité, c'est dans tes yeux sans fond que je la vois, dans la source profonde de ton âme, dans les syllabes voluptueuses de notre langue, dans ton corps parlant et dans le palimpseste de ta peau chaude, volatile, interdite.

J'ai brisé le sceau du secret, déposé l'armure de mes muscles noués et je me suis montrée à toi sans masque. Ton visage était lisse et nu,

l'or des pharaons s'était dispersé en traînée de poudre et tu étais exsangue sous le coup de mes révélations.

Je suis allée me ressourcer là où la pyramide tellurique affleure à la surface de la terre, parmi les épinettes rouges, le tremble baumier et le sapin rampant dont je me suis fait une couronne. Le chamane m'a guidée jusqu'au puits. Je suis descendue jusqu'à la souffrance universelle qui rejaillit en geyser d'or noir sur les terres brûlées de mon passé.

Je sais qu'au plus profond de la terre je trouverai une nappe phréatique d'eau claire. J'entre dans le Grand Lac Salé de mes Larmes, je deviens Dame du Lac et je t'attends, mouillée et ouverte. J'ai vu le voile d'eau sur la rivière en cataractes et j'ai vu que ce que je vois c'est vrai.

Je vois l'huile noire de la mort couler dans les yeux de l'humanité. Je me replie dans mon cocon pour rêver que la rose des temps s'ouvre, matérielle, dans l'architecture de nos vies. J'attends : il n'y a rien d'autre à faire pour le moment. J'attends, seule, dans le noir réconfortant d'une douce nuit de mai, j'attends, tandis que ta main de lumière, doucement, se pose sur ma joue pour relever une mèche tombante tandis que je lis, penchée, le manuscrit de notre amour voué à l'éternel et impossible à vivre.

*Montréal, le 31 mai 2000*